

Marseille | 9<sup>e</sup> édition  
**Aflam**

Rencontres internationales de cinéma  
اللقاءات الدولية للسينما

**أفلام**

24 Mars — 03 Avril 2022



# REVUE DE PRESSE AFLAM 2022

# Sommaire

## **PRESSE PAPIER ET INTERNET**

<b>La Provence</b>	<b>3</b>
<b>La Marseillaise</b>	<b>4</b>
<b>Ventilo - repris par la suite par Mars Actu</b>	<b>7</b>
<b>Séances Spéciales (Présentation générale du festival + Interview de Ali Essafi)</b>	<b>9</b>
<b>Gomet</b>	<b>16</b>
<b>Courrier de Genève</b>	<b>19</b>
<b>AFP (relayée par Arab News)</b>	<b>22</b>
<b>AFP (relayée par TV5 Monde)</b>	<b>25</b>
<b>France Info Culture</b>	<b>27</b>
<b>El Watan</b>	<b>30</b>

## **RADIO**

<b>Nostalgie, NRJ, Cherie FM</b>	<b>31</b>
<b>Monte-Carlo Doualiya</b>	<b>31</b>
<b>Radio Grenouille</b>	<b>31</b>
<b>France -Maghreb 2</b>	<b>31</b>
<b>Fréquence Mistral</b>	<b>32</b>
<b>Radio Galère</b>	<b>33</b>

## **TV**

<b>France 3</b>	<b>34</b>
-----------------	-----------

## CINÉMA

### Zoom sur le monde arabe

Le festival Aflam fait son retour dans les salles ce jeudi 24 mars, avec plus de 40 films projetés en présence de la quasi-totalité des réalisateurs. Avec des films et documentaires autour des pays arabes et des solidarités transnationales au temps des révolutionnaires, le festival prévoit des espaces d'échanges et de débat du public avec les cinéastes après chaque projection. Jusqu'au 3 avril, le festival sera présent dans quatre lieux : le Mucem, le Vidéodrome 2, le Polygone Étoilé et Les Baumettes.

→ 04 91 47 73 94, [www.aflam.fr](http://www.aflam.fr)



### À MARSEILLE

Du 24 mars au 3 avril, pour sa 9<sup>e</sup> édition, le festival Aflam propose au Mucem, une sélection de films, entre fictions et documentaires, de 7 pays du monde arabe. À signaler deux journées de projections consacrées au cinéma d'Arabie Saoudite et du Golfe en général (région où le cinéma est en plein développement), des films en provenance du Liban ou encore, plus rare, de Kabylie. Le festival propose aussi une rétrospective consacrée au cinéaste Merzak Allouache, un des pères du nouveau cinéma algérien.

À cette sélection s'ajoutent plusieurs temps forts, au Vidéodrome 2 et au Polygone étoilé, avec des films non-commerciaux : militants, tournés par des pionnières des cinémas arabes ou commandés pour être diffusés auprès de publics scolaires.

## AU MUCEM

### Dernier jour pour Aflam

Dernier jour pour la 9<sup>e</sup> édition du festival Aflam, Rencontres internationales de cinéma, durant laquelle 30 films issus d'une douzaine de pays du Maghreb et du Moyen-Orient, questionnant l'histoire et la complexité des identités, ont été projetés au Mucem. Il sera notamment possible de découvrir le documentaire *Des Femmes*, du réalisateur algérien Merzak Allouache, qui revient sur l'implication des femmes dans le mouvement citoyen de contestation du Hirak.

/ PHOTO LES ASPHOFILMS

→ À 12h à l'auditorium. 6/4€. Toute la programmation sur [mucem.org](http://mucem.org)



# La Marseillaise

## « Des films du Proche-Orient et du Maghreb gagnent à être connus »

Programmatrice d'Aflam, Solange Poulet met en avant les temps forts de ce festival qui fait découvrir les cinémas arabes à Marseille du 24 mars au 3 avril. Particulièrement les séquences dédiées à l'Algérie, en cette année des 60 ans de l'indépendance.

PHILIPPE AMSELLEM / MARSEILLE / 24/03/2022 | 06H25



Cinq films de Merzak Allouache seront projetés, parmi lesquels « Omar Gatlato ». PHOTOS merzak allouache



a+ a- 

### étiquettes

CINÉMA - CULTURE - FESTIVAL -  
MARSEILLE - PHILIPPE AMSELLEM -

 [Festival de Pâques](#) :

**La Marseillaise : Aflam s'ouvre ce mercredi à 20h au Mucem avec « Marin des montagnes » de Karim Aïnouz. Que raconte-t-il ?**

Solange Poulet : Karim Aïnouz est de mère brésilienne et de père algérien. Ce film raconte son retour en Algérie au moment du Hirak, où il est parti depuis Marseille en bateau. C'est un film poétique qui retrace sa propre histoire et trajectoire. Il est allé dans un village de Kabylie d'où est originaire son père, qui en

était parti juste avant l'indépendance pour faire des études aux États-Unis. C'est là qu'il a rencontré la mère de Karim Aïnouz. Un enfant est né de cet amour mais le père et la mère ne vont plus se retrouver.

### **Le festival porte une attention toute particulière au cinéma algérien...**

S.P. : Nous faisons surtout au Mucem un focus sur la production de films récents. Certains concernent l'Algérie comme *Rêve* du réalisateur Omar Belkacemi. En parallèle, il y a une programmation qui s'axe plus sur la question du patrimoine cinématographique, déjà très présente dans les films récents que nous montrons. Il y aura notamment une table ronde qui parle de la façon dont les jeunes réalisateurs réactualisent les archives pour une histoire au présent. Au Polygone étoilé et au Vidéodrome 2, sera traitée la question de la solidarité transnationale qui a existé des années 1950 à 80, quand l'Algérie et la Palestine étaient devenus les symboles de la résistance, comme avait pu l'être le Vietnam. Une génération de cinéastes militants s'est alors précipitée là où se déroulaient ces luttes. Connu pour *Avoir 20 ans dans les Aurès* en 1972, René Vautier avait su détourner sa fonction d'observateur de la mission éducative française en Afrique pour mieux dénoncer le colonialisme. Nous montrerons *Algérie en flammes* (1958), avec des images tournées dans le maquis algérien. Il y a aussi *La distribution de pain* de Cécile Decugis (1957) qui témoigne comment les militants algériens travaillaient depuis la Tunisie pendant leur lutte, la projection de *La Zerda ou les chants de l'oubli* d'Assia Djebar. Une grande écrivaine qui a fait par ailleurs des documentaires remarquables, comme celui-ci tourné en 1982 avec des images de l'indépendance de l'Algérie. Wassyla Tamzali [écrivaine et militante féministe algérienne, Ndlr] sera pour sa part présente au festival la semaine prochaine : à la fois pour discuter autour de la partie archives et patrimoine, mais aussi car elle a écrit sur Merzak Allouache.

### **L'œuvre de ce réalisateur sera également mise en lumière à travers la projection de cinq de ses films et une rencontre avec lui à la Fabulogie le 3 avril. Quelle a été son importance dans le cinéma algérien ?**

S.P. : Ce réalisateur a tracé une voie dans le cinéma. Quand il a réalisé son premier film, *Omar Gatlato* (1976), n'existait en Algérie qu'un cinéma de fiction à la gloire des héros de l'indépendance et de cette lutte. On pense notamment à *Chronique des années de braise* [réalisé par Mohammed

Lakhdar-Hamina en 1975] qui avait eu la Palme d'Or au festival de Cannes. Merzak Allouache s'est, lui, inscrit complètement ailleurs. Dans *Omar Gatlato*, il s'est attaché à parler de l'Algérie à travers ce personnage que l'on suit dans sa vie quotidienne. C'est une fiction tournée à Alger, mais avec un héros qui ne parle pas du tout de questions politiques.

**41 films jalonnent le festival. Quid de ceux qui ne concernent pas l'Algérie ?**

S.P. : Beaucoup de films du Maghreb, mais aussi du Proche-Orient qui gagnent à être connus. Je pense notamment à *Miguel's war* du Libanais Eliane Raheb, qui parle de l'homosexualité et des travestis. Avec ce documentaire, il explore tout ce qu'il s'est passé dans la vie de son héros, depuis qu'il combattait dans les rangs des phalanges pendant la guerre civile, jusqu'à son exil à Barcelone en 1983.

*www.aflam.fr*



Bab El-Qued City de Merzak Allouache

## Rencontres Internationales de Cinéma d'Aflam

 RUBRIQUE [CINÉMA](#), LE MERCREDI 16 MAR 2022 DANS VENTILLO N° 460  346 Vues [SHARE](#)

### Mémoire vive

**Après deux années d'absence, la neuvième édition des Rencontres Internationales de Cinéma d'Aflam, consacrées aux cinématographies du Maghreb et du Moyen-Orient, déploiera une programmation passionnante dans une poignée de lieux marseillais, ouvrant les regards sur les diverses productions du monde arabe.**

Avec les événements récents, cette réalité nous apparaît aujourd'hui plus prégnante : nous sommes, en Occident, intimement liés aux enjeux internationaux géopolitiques, bien plus que nous ne l'imaginions. Les révolutions qui ont sismiquement touchés les pays du Maghreb et du Moyen-Orient voilà plus de dix ans ont fini par irradier, même indirectement, sur l'ensemble des continents. Ces révolutions sont aussi les nôtres, ces guerres sont les nôtres, ces mouvements sociaux tout autant. Tel un effet papillon, le sort de chacun est celui de tous, et nous — en premier lieu les mass médias — serions plus qu'inspirés de transformer nos regards sur l'évolution des sociétés arabes. C'est dire l'importance majeure du travail d'Aflam, à Marseille, au fil de toutes ces années, a fortiori avec l'événement porté par l'association depuis neuf éditions, les Rencontres Internationales de Cinéma. Nous avons toujours salué la puissance de la création cinématographique venue du Maghreb et du Moyen-Orient, l'une des plus percutantes qui soient : avec cette nouvelle programmation, histoire, transformations des sociétés, espaces de transmissions construisant l'avenir sont indéfectiblement imbriqués, et semblent opérer une *autre* révolution dans les sociétés arabes, dont le cinéma se fait particulièrement le reflet.

De fait, c'est non sans plaisir que nous retrouvons l'équipe d'Aflam, qui revient après deux années d'interruption liées à la crise sanitaire : du 24 mars au 3 avril, cette neuvième édition investira divers lieux de la cité phocéenne, du Mucem au Polygone Étoilé, en passant par Videodrome 2 ou la Fabulogie. Une programmation toujours aussi riche, et dont les axes nous invitent à une profonde réflexion sur la modernité des sociétés arabes, en reflet avec son histoire : en pénétrant plus avant la question de l'image d'archives, ce matériau brut dont il nous faut démêler le rapport au réel, et en la confrontant à l'ordre social contemporain, cette nouvelle édition des Rencontres Internationales de Cinéma d'Aflam ouvre des brèches de réflexion des plus passionnantes ! Ce fil d'Ariane se retrouve dans des œuvres telles qu'*Avant le déclin du jour* d'Ali Essafi ou *Mapping Lessons* Philip Rizk, voire dans le beau documentaire de Lina Soualem, *Leur Algérie*, la réalisatrice utilisant les images d'archives filmées par son père pour tirer ce fil de l'histoire familiale. Cette question de l'histoire des images sera d'ailleurs débattue lors du café-ciné *Réactualiser les archives pour une histoire au présent*.

Un cinéaste majeur sera par ailleurs mis à l'honneur lors de cette neuvième édition, Merzak Allouache : ce natif d'Alger démarra sa carrière dès la fin des années 60, avec son film diplôme, *Croisement*. Dès les années 70, ses longs métrages, souvent primés en festivals, oscilleront entre comédies et cinéma engagé, reflétant toute l'humanité d'un monde en devenir, dans un geste toujours renouvelé, imprimant sur pellicule la représentation d'une jeunesse témoin des évolutions de la société algérienne. Outre la rencontre proposée avec le cinéaste, les opus *Omar Gatlato*, *Bab El-Oued City*, *Normal !*, *Madame Courage* ou *Des femmes* viendront témoigner, dans cette nouvelle programmation, de l'importance d'un réalisateur comme Merzak Allouache. Autres rendez-vous marquants de ces rencontres, les séances proposées au Polygone Étoilé : avec la mise en lumière des cinéastes engagés, qui ont accompagné les luttes sociales (de René Vautier avec *Algérie en flammes* à Mustafa Abu Ali avec *Tal al Zaatar*), avec le cinéma des réalisatrices pionnières du documentaire (Sophie Ferchiou pour *Les Ménagères de l'agriculture* ou Nabihah Lotfy pour *Parce que les racines ne meurent pas*), les espaces d'échanges propres à ce lieu incontournable du quartier Massabo se révéleront sans nul doute passionnants.

Enfin, de nombreux films complètent une programmation des plus exaltantes, de *40 années et une nuit* de Mohammed Alholayyil, à *Death of a Virgin, and the Sin of Not Living* de George Peter Barbari, en passant par *Le Marin des montagnes* de Karim Aïnouz, *Liban 1982* de Oualid Mouaness ou *L'Étranger* de Ameer Fakher Eldin, sans omettre la production saoudienne, qui a opéré une véritable révolution dans son soutien au cinéma depuis une poignée d'années.

Emmanuel Vigne

Rencontres Internationales de Cinéma d'Aflam : du 24/03 au 3/04 à Marseille.

Rens. : <http://www.aflam.fr/edition-2022/>

[Le programme complet des Rencontres Internationales de Cinéma d'Aflam ici](#)



# Le festival AFLAM continue d'explorer les cinémas des pays arabes

ENTRETIEN AVEC...

Entretien avec... » Le festival AFLAM continue d'explorer les cinémas des pays arabes

2022

Après deux ans hors des cinémas, le festival AFLAM fait son grand retour en salles ! En croisant histoires, identités et images d'archives, cette 9e édition interroge les cinémas des pays arabes à travers une programmation d'une quarantaine de films en provenance de sept pays. En plus de la création contemporaine, de nombreux temps forts sont prévus, invitant par exemple à découvrir l'œuvre de Merzak Allouache ou à se replonger dans des images historiques, militantes, produites et diffusées hors des circuits traditionnels. Nous avons rencontré l'équipe du festival pour une visite guidée de cette 9e édition, qui se tiendra à Marseille du 24 mars au 3 avril !

— Pour ce retour dans les salles, le festival nous propose cette année un circuit autour de trois lieux ?

Oui, il s'agit pour nous de relancer le festival après deux années sans « éditions traditionnelles ». Nous avons recentré le projet, en nous concentrant sur trois lieux : le Mucem, le Vidéodrome 2 et le Polygone Etoilé. De la même manière, nous avons resserré nos liens avec les pays partenaires pour arriver cette année à sept pays.

— En parallèle de la sélection contemporaine présentée au Mucem, vous explorez au Polygone Etoilé et au Vidéodrome 2 une certaine histoire des cinémas des pays arabes ?

Cette édition est en effet l'occasion de lancer un cycle patrimoine. L'objectif est de revenir sur l'histoire cinématographique des pays du monde arabe, comme l'Algérie ou la Palestine, histoire peu connue puisqu'il s'agit de cinémas peu diffusés. Cette année, on se concentre particulièrement sur le documentaire, dont la circulation a été pendant longtemps clandestine. En effet, peu de documentaires étaient portés nationalement, au mieux ils pouvaient être soutenus par des partis pour défendre des causes militantes. Nous proposons donc de nous pencher sur ces films qui n'ont pas eu de circulation commerciale. Cela nous paraît pertinent de montrer cela au Vidéodrome 2 et au Polygone Etoilé, deux salles marseillaises qui ont la volonté de se rapprocher de l'histoire des ciné-clubs, de diffuser du cinéma sorti des circuits, d'ouvrir vers l'expérimental et vers l'éducation populaire par l'image.



— Pouvez-vous nous présenter les trois axes de ce cycle patrimoine, centré sur le documentaire ?

Le premier est un cinéma militant, celui de cinéastes engagés dans les luttes internationalistes, qui ont voyagé pour aider par exemple l'Algérie, la Palestine, qui ont refusé l'impérialisme et les frontières. Des gens comme René Vautier, Cécile Decugis ou encore Monica Maurer, qui sera là pour l'occasion.

Le deuxième est le cinéma documentaire des pionnières du monde arabe, des femmes qui ont commencé à faire des films dans leur coin, et que nous proposons de redécouvrir aujourd'hui, avec par exemple des films de Sophie Ferchiou – première cinéaste du monde arabe – qui a filmé en Tunisie et a travaillé pour le CNRS avec Jean Rouch.

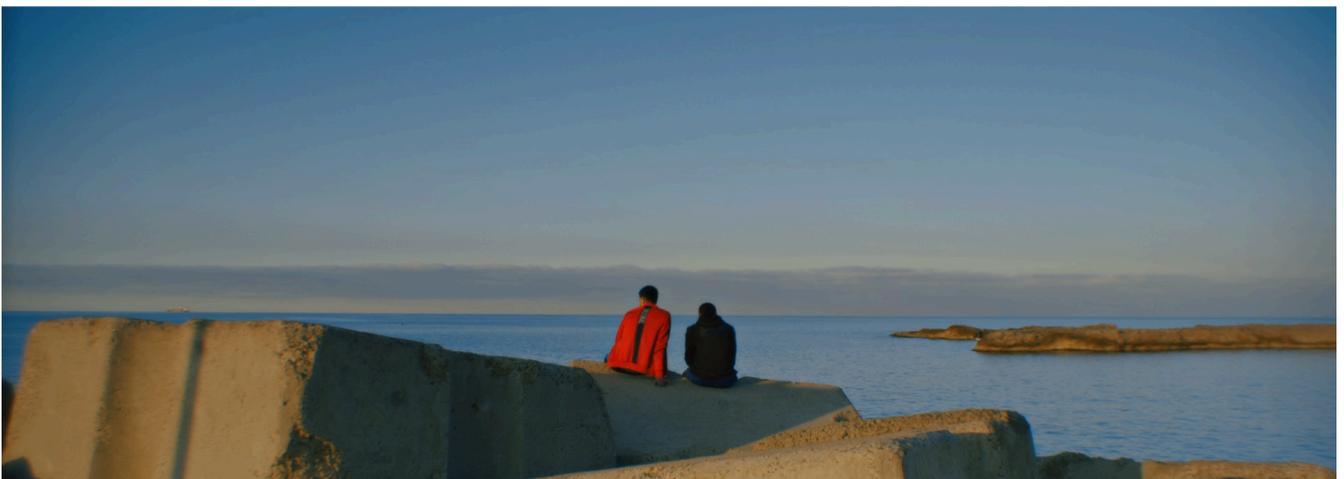
Enfin, le troisième temps est consacré au cinéma éducateur, produit à destination d'un public scolaire ou dans des ciné-clubs. Un cinéma produit par des français en Algérie, qui sont une illustration des discours que l'on pouvait enseigner sur l'Algérie à cette époque.

Ainsi, ces trois temps nous permettent de poser la question de ce qu'est le cinéma, de l'utilité des images et leur devenir, de leur utilisation pour construire des regards, des discours. Ce sera aussi l'occasion d'explorer des itinéraires de cinéastes, qui prennent des trajectoires différentes selon leurs origines, leurs genres.

— En écho à ce travail, vous consacrez un café-ciné à la question de l'image d'archive dont s'empare une nouvelle génération de cinéastes ?

Cela s'est imposé à nous car la création contemporaine arabe a un recours aux archives qui est bien plus massif qu'auparavant. Ce café-ciné sera donc centré sur cet usage pour en discuter à travers des films de la programmation. On pense notamment à *Mapping Lessons* de Philip Rizk, qui revient sur une histoire des images pour discuter la révolution, à *Avant le déclin du jour* d'Ali Essafi, sur l'histoire du cinéma marocain pendant les années de plomb ou encore à *Sandjak* de Chantal Partamian, qui à travers l'archive familiale retrace l'histoire de sa grand-mère et la question des camps au Liban.

Mais ce recours aux archives est encore plus large et traverse toute la programmation, notamment par l'utilisation de l'archive de la sphère familiale. C'est le cas par exemple du *Marin des montagnes* de Karim Aïnouz, de *Fiasco* de Nicolas Khoury, d'*Our memories belongs to us* de Rami Farah & S. B. Sorensen ou encore de *Leur Algérie* de Lina Soualem. Peut-être que cela est dû au confinement, pendant lequel les cinéastes ont pu revenir à certaines images qu'ils avaient à disposition.



— Cette 9e édition est également l'occasion d'une rétrospective dédiée au cinéaste algérien Merzak Allouache ?

Cette rétrospective nous est venue d'une demande de cinéastes proches du festival : Hassan Ferhani et Nabil Djedouani. Merzak Allouache tourne depuis quarante ans, c'est un des réalisateurs algériens les plus prolifiques. Nous présentons son premier film *Omar Gatlato*, qui tranche avec la production patriotique de l'époque et ouvre la voie d'un nouveau cinéma arabe, et poursuivons avec une sélection recommandée par Hassan et Nabil, qui nous fait traverser la carrière d'Allouache jusqu'à son dernier film documentaire *Des Femmes*, qui interroge des femmes pendant le Hirak. Hassan et Nabil sont intéressés par la capacité de Merzak Allouache à être en permanence en prise avec ce qu'il se passe au présent dans la société algérienne, son aptitude à prendre en charge les conflits, les urgences, à documenter par le détour de la fiction à travers son personnage récurrent d'Omar Gatlato, l'anti-héros total. Merzak Allouache sera présent pour accompagner cette rétrospective qui se conclura avec un dialogue avec Hassan Ferhani et Nabil Djedouani à la Fabulogie, à partir d'extraits de films et de tournages.

Nous avons là deux jeunes cinéastes qui revendiquent avec fierté le cinéma de leurs aînés et veulent y revenir. Cela participe à la constitution d'un patrimoine, qui reste à constituer à l'heure où le cinéma arabe trouve de plus en plus sa place dans les salles de cinéma et les circuits traditionnels. C'est l'essence même de notre travail.

— La production saoudienne, en plein essor, est également présente dans la programmation ?

La production en Arabie Saoudite, et plus largement dans le Golfe, est de plus en plus importante. Cela devient difficile de faire sans. Les films qui nous parviennent sont socialement très critiques. Même si cet espace de liberté est cautionné par le pouvoir, des cinéastes s'en saisissent. Nous avons donc deux moments dans le festival dédié à cette production, à travers deux fictions – *Gain South* de Mohammed Alhamoud et *40 années et une nuit* de Mohammed Alholayyil – qui se placent à la naissance puis au temps du bilan d'histoires intimes. Puis une séance de trois films réalisés par des femmes, qui seront toutes à Marseille pour nous aider à connaître les dessous de cette industrie saoudienne en mouvement.



— Plus largement, comment avez-vous construit cette sélection contemporaine ?

Notre sélection s'efforce de montrer la grande diversité des propositions que nous avons reçues. Des films qui sont portés par des écritures originales, qui offrent de vraies propositions esthétiques, dans des régions qui ont aussi du mal à construire leurs industries, comme en Kabylie avec *Rêve d'Omar Belkacem* ou au Liban, qui se remet difficilement des derniers événements. C'est aussi la possibilité de découvrir, à côté des cinéastes qui nous sont chers, de nouveaux visages, comme Omar Belkacem justement ou encore *George Peter Barbari*, que nos amis au Liban ne connaissaient pas du tout et ont découvert avec nous ! Cette sélection s'enrichit en plus de nombreux courts-métrages, placés en avant-séance afin de faire résonner les films entre eux.

— Le festival propose également des rencontres internationales de médiation, pouvez-vous nous en dire quelques mots ?

Nous avons voulu recevoir pendant le festival des opérateurs culturels – programmeurs, artistes, médiateurs, musées – avec lesquels nous avons lancé un groupe de travail au moment du confinement, pour garder le contact et ouvrir la discussion sur notre rôle à l'heure où les lieux culturels se fermaient. Nous invitons donc pendant le festival les membres de ce groupe, en provenance de sept pays du monde arabe et d'Europe.

Deux temps forts sont également à signaler. Le premier aura lieu aux Baumettes, avec un atelier de création et projections avec détenus et non-détenus. Le second sera la restitution d'ateliers de création vidéo mené en correspondance entre Marseille et Béjaïa, durant lesquels des jeunes algériens ont envoyé des lettres filmées sur le thème du voyage clandestin à des lycéens marseillais qui vont leur répondre. C'est la partie immergée du festival, qui correspond au travail que nous menons toute l'année, sur lequel nous ouvrons quelques fenêtres pendant cette 9e édition.

---

Entretien avec Charlotte Deweerdt et Mathilde Rouxel, réalisé par Sylvain Bianchi.

Crédits photos : Association mas o menos / MPM Film Video-Filmes Watchmen Production / Last SceneFilms



## À la recherche du cinéma marocain : entretien avec Ali Essafi



ENTRETIEN AVEC...

---

Réalisateur de documentaires entre la France et le Maroc, Ali Essafi présentait au festival AFLAM à Marseille son dernier film *Avant le déclin du jour*. Aboutissement de plus d'une dizaine d'années de recherche, le long métrage revient sur l'effervescence artistique postcoloniale qu'a connu le Maroc dans les années 1960-1970, avant les années de plomb. Composé uniquement d'archives retrouvées par Ali Essafi, ce film reconstitue la mémoire d'une génération de militants, de cinéastes, d'artistes, qui a rêvé de changement avant d'être décimée par la répression. Nous avons discuté avec Ali Essafi de ses années de recherche et de cette génération de cinéastes et artistes dont il se fait le témoin.



Crédits photos : 2m.ma

---

\_ D'où vous est venu le besoin de vous tourner vers ces années 1960-1970 ?

Cela remonte à 2010, je vivais alors au Maroc. À la télévision, je voyais toujours les mêmes chefs d'état. Le monde arabe me semblait en état de mort clinique. J'ai alors décidé de me replonger dans ma mémoire d'adolescent, dans mes souvenirs d'une culture artistique et politique à laquelle j'avais eu accès même en vivant dans un endroit isolé. J'ai décidé qu'il fallait exhumé tout ça. C'est pendant le montage de *Wanted* (2011) – version courte de *Avant le déclin du jour* – qu'ont surgi ce qu'on a appelé les « Printemps Arabes ». Cette soudaine effervescence m'a donné de l'entrain pour finaliser la version courte, que j'ai montrée à de nombreux jeunes du Mouvement du 20 février – le « Printemps arabe » marocain. C'était une claque pour ces jeunes qui découvriraient que la génération de leurs parents s'était aussi engagée dans la contestation.

\_ Vous êtes né en 1963, en plein dans la période d'effervescence que vous décrivez, comment vous situez-vous par rapport à cette génération ?

Je suis le petit frère des jeunes de cette époque. Les années de plomb au Maroc ont touché de manière directe ou indirecte beaucoup de Marocains. Ma famille a subi cela directement puisque mon propre frère a été emprisonné puis exilé, alors que mon père était flic ! Ces conflits ont bouleversé ma vie et ma famille. C'est mon frère aîné qui m'a fait découvrir toute la culture artistique contestataire qui nous parvenait du monde entier.



**\_ Votre recherche était donc guidée par l'envie de créer un objet filmique à transmettre aux jeunes générations ?**

C'est cela. En retournant au Maroc après le début de ma carrière en France, j'ai compris qu'il n'y avait aucune transmission intergénérationnelle. On ne m'a jamais transmis ce que mes parents ont vécu sous l'époque coloniale et au début de l'indépendance. C'est un système très dangereux, qui fait de nous des zombies car nous n'accumulons pas le savoir sur plusieurs générations. En France en revanche, vous avez une imagerie du mouvement 68, de la Seconde Guerre Mondiale, vous pouvez dire ce qu'il s'est passé depuis le début du siècle précédent. Au Maroc, c'est impossible de savoir comment les gens vivaient, s'habillaient, par exemple dans l'entre-deux-guerres. Cela nous rend très fragiles, très manipulables.

---

**\_ Non seulement vous n'avez eu accès ni aux archives nationales ni aux archives télévisuelles, mais en plus la génération militante des années 1960-1970 refusait les images pour des raisons de sécurité. Comment avez-vous surmonté ces difficultés ?**

Ce qui m'a sauvé, c'est de pouvoir me reposer sur ma propre mémoire. J'avais eu accès à la musique de cette période, j'avais quelques souvenirs de cinéma. J'ai donc commencé par essayer de retrouver des réalisateurs de cette époque. Une rencontre importante a été Ahmed Bouanani, cinéaste qui a beaucoup travaillé sur la mémoire, qui a été censuré et marginalisé mais qui a réussi à réaliser un long métrage et quelques courts. Il m'a ouvert des pistes de recherche. Bouanani est mort pendant le montage de *Wanted* et j'ai découvert un manuscrit d'une *Histoire du cinéma au Maroc* sur laquelle il avait travaillé et que personne n'avait voulu publier. Avec sa fille, nous avons rassemblé les différentes versions, reconstitué une copie complète du livre pour le publier. J'ai également eu accès à d'autres archives que du cinéma, notamment de la littérature et de l'art contemporain. Les artistes de l'époque travaillaient ensemble, de manière transversale. Mais je n'ai pas fait le tour. Encore aujourd'hui, il y a au moins 70% des archives audiovisuelles marocaines auxquelles je n'ai pas eu accès.



**\_ Vous avez retrouvé des artistes et militants de l'époque. Dans quel état d'esprit les avez-vous retrouvés ?**

Dans son *Histoire du cinéma au Maroc*, Bouanani a intitulé un chapitre « Les pionniers sont fatigués ». Ils étaient en effet fatigués, mais surtout désillusionnés, sans espoir et donc un peu déconnectés. Avec le temps, ils se sont dispersés, tombant dans l'oubli les uns les autres, mais chacun possède un fragment de la mémoire que j'essaie de reconstituer. Dans ma recherche, je vais aussi découvrir ceux qui vont mourir, ceux qui sont devenus fous. J'ai par exemple récemment retrouvé quelqu'un que tout le monde croyait mort. Cette personne est passée par des dépressions, des internements psychiatriques. Il ne voulait plus entendre parler de cinéma. Il a même refusé de toucher de l'argent d'un centre de cinéma dans lequel il avait travaillé.

**\_ De quelques événements sans signification (1974), long métrage pionnier de Mustapha Derkaoui a une place centrale parmi les extraits de films que vous avez choisis. Qu'a-t-il représenté dans votre recherche ?**

La découverte de ce film a été déterminante. J'ai pu le voir grâce à une copie VHS retrouvée chez un ami du réalisateur. C'est un film important car c'est la première fois que les marocains voyaient une caméra descendre dans la rue, capter des tranches de vies de passants et l'ambiance des cafés de Casablanca. Rien de tout cela n'était à la télévision ou au cinéma à l'époque. Ce groupe de cinéastes à la recherche du cinéma marocain naissant était d'une grande fraîcheur, mais aussi d'une grande naïveté. Le film a été censuré tout de suite. Cela m'a amené à découvrir combien les artistes dont le premier travail a été censuré sont restés marqués à vie. Comme le dit Mustapha Derkaoui – qui a été chanceux de pouvoir faire d'autres films – il est resté obsédé par ce film et a essayé sans cesse de le refaire. La plupart de ceux que j'ai rencontrés ont été tellement dévastés par la censure qu'ils ont cessé de faire du cinéma.



**\_ On entend dans votre film à plusieurs reprises se poser la question de l'art comme vecteur d'émancipation des masses, en opposition à un art « bourgeois ». Quelle était la relation des cinéastes de l'époque au peuple ?**

Toutes les premières générations de cinéastes des pays colonisés ont vécu le même dilemme. C'est avec la colonisation que le cinéma et l'image sont arrivés dans nos pays, en même temps que l'avion de chasse ou le char d'assaut. Les premières images filmées au Maroc – si on excepte un film des opérateurs Lumière – ont été prises du point de vue de la colonisation. La caméra et l'appareil photo étaient perçues par les autochtones comme des armes. La préoccupation des premiers cinéastes de l'ère postcoloniale a été de rendre au peuple sa vraie image, de redonner à l'individu sa faculté d'agir, de penser. C'était le premier travail et il n'est toujours pas terminé. Les pouvoirs venus après la colonisation ont eux aussi mis la main sur les moyens de production des images. C'est de là que va naître le conflit, comme au Maroc avec les années de plomb, entre un pouvoir qui exerce sa mainmise de la même manière que le pouvoir colonial et les nationaux qui eux veulent créer des films pour décoloniser le peuple.

Il faut ajouter une autre chose essentielle sur cette relation au peuple. Beaucoup de cinéastes de cette époque venaient des classes populaires, car il existait un système de bourses. Aujourd'hui au contraire, il faut être bien né pour aller voyager pour apprendre le cinéma car il n'y a pas d'école de cinéma au Maroc. Les premières générations de cinéastes avaient donc vécu une réalité qui n'était pas celle des notables.

**\_ En opposition, vous montrez avec humour plusieurs extraits d'images produites par le Centre cinématographique marocain, dédiées à la glorification du pouvoir royal.**

Ce centre a été créé en 1944, à l'époque coloniale, pour contrôler la production d'images. À l'indépendance, le nouveau pouvoir a récupéré l'institution et son contenu. Jusqu'à aujourd'hui, la législation de réglementation de l'image est imprégnée d'articles qui datent de l'époque coloniale, dont on a gardé tout ce qui peut permettre de maintenir le contrôle de l'image. Par exemple, le très contraignant décret qui régit aujourd'hui la diffusion des films hors des salles de cinéma date de l'époque coloniale.



---

**\_ Le film ne se limite pas à la question du cinéma, et vous montrez des archives très vastes : films, peintures, dessins, théâtre, musique, bande dessinée...**

C'était l'évidence car cette affaire-là ne concerne pas que le cinéma mais bien la liberté d'expression dans tous les arts. Quand j'étais adolescent, il existait un équivalent marocain du Canard Enchaîné que l'on peut traduire en français par *Les Nouvelles du Souk*. Il a été très vite interdit, car comme le cinéma, le dessin est une forme visuelle qui est menaçante pour le système. C'est aussi pour cela que la bande dessinée ne s'est développée que tardivement et un pionnier comme Abdelaziz Mouride n'a pu être publié qu'à la fin de sa vie après des années de captivité. Dans ma recherche, j'ai considéré comme archive tout fragment visuel ou sonore qui pouvait donner une information, un sentiment sur cette époque. Pour moi, tout ce qui peut évoquer la mémoire est une archive, que ce soit un dessin ou un produit industriel. Mon travail est de reconnecter ainsi les générations. Par exemple, la nouvelle génération de graphistes, de street artists, qui est très dynamique au Maroc, ne connaissait pas du tout la production de leurs aînés. Ils ont halluciné quand je leur ai montré des archives et cela leur a permis de repenser leur travail, qui jusque-là était logiquement en grande partie sous influence occidentale. Depuis l'Homo Sapiens, l'être humain n'évolue que par accumulation du savoir, il est donc impératif pour nous de faire fructifier et de transmettre notre propre savoir, sous peine de rester tributaire de la mémoire occidentale.

**\_ Quitte à se réapproprier ses archives par tous les moyens, y compris clandestins ?**

Bien sûr ! Je ne le revendique pas parce que je suis fier, mais parce que c'est la seule solution. Si je veux faire un film pour lequel j'ai besoin d'archives qui sont stockées en Europe, je n'ai pas les moyens d'y avoir accès. Je n'ai pas un État derrière moi. Et ces images – qui font fructifier des institutions mercantiles – sont des images de mes ancêtres, qui eux n'ont pas été payés ! Chacun de nous a besoin de visualiser son histoire, comme chacun de nous doit avoir accès à l'eau. La mémoire est vitale, c'est ce qui fait travailler le présent pour créer le futur. Je pratique donc le *take and run* ! Celui qui vit sans mémoire doit tout faire pour la récupérer. Et s'il n'y arrive pas, il doit l'inventer. L'archive en elle-même ne contient pas de vérité, elle n'est pas objective, mais elle permet de raconter une histoire, une légende. Comme écrit Bouanani dans son livre en citant le poète Patrice de La Tour du Pin : « Les pays qui n'ont plus de légendes seront condamnés à mourir de froid ».

---

**\_ Comment ont réagi les historiens à votre film, qui est l'aboutissement d'une dizaine d'années de récolte d'archives ?**

Malheureusement, les historiens marocains n'ont pas trop de discours sur l'art. Ils restent sur une vision de l'histoire très politique. Je leur ai demandé par exemple une histoire de la photographie au Maroc, mais ils ne l'avaient pas envisagée. C'est pour cela que nous n'avons pas d'histoire de l'art, alors que les historiens sont de qualité. Aujourd'hui, il y a de l'espoir avec la jeune génération qui commence à travailler sur ces questions, certains s'emparent d'archives que j'ai retrouvées. Mais en général, l'accès aux archives de cette période reste presque impossible, il faut donc être fou pour s'attaquer à cela. C'est un sujet très sensible, car le système ne veut pas voir émerger d'autre version que l'histoire officielle. C'est donc un domaine d'étude dangereux.



---

Entretien réalisé par Sylvain Bianchi, rendu possible par le festival AFLAM.

*Crédits photos top : Mostafa Derkaoui – Basma Productions – L'Observatoire*

*Crédits photos article : Ventilo / Les Films du Passage / D.R. / Documentaire sur grand écran, 1992-2022/ AFLAM*

# [Festival] Le passé recomposé au Festival Aflam

par [Adrienne Bagdalian](#) · 24 mars 2022 à 11h57 (modifié le 24 mars 2022 à 12h42)



Marin des montagnes 2 (Crédit : MPM Film)



Après deux ans d'interruption des rencontres avec le public, le Festival Aflam, rendez-vous annuel dédié à valorisation des oeuvres cinématographiques en provenance du Maghreb et du Moyen-Orient, est de retour à Marseille du 24 mars au 3 avril. Cette 9e édition se déroulera au Mucem, à la Fabulogie, au Polygone étoilé et au Vidéodrome 2 pour offrir aux spectateurs un foisonnement de propositions : projections, hommage au cinéaste algérien Merzak Allouache, cafés-cinés, rencontres et débats avec les réalisateurs et universitaires, et autant d'échanges autour des films et du thème de l'histoire mémorielle et de l'héritage du passé.

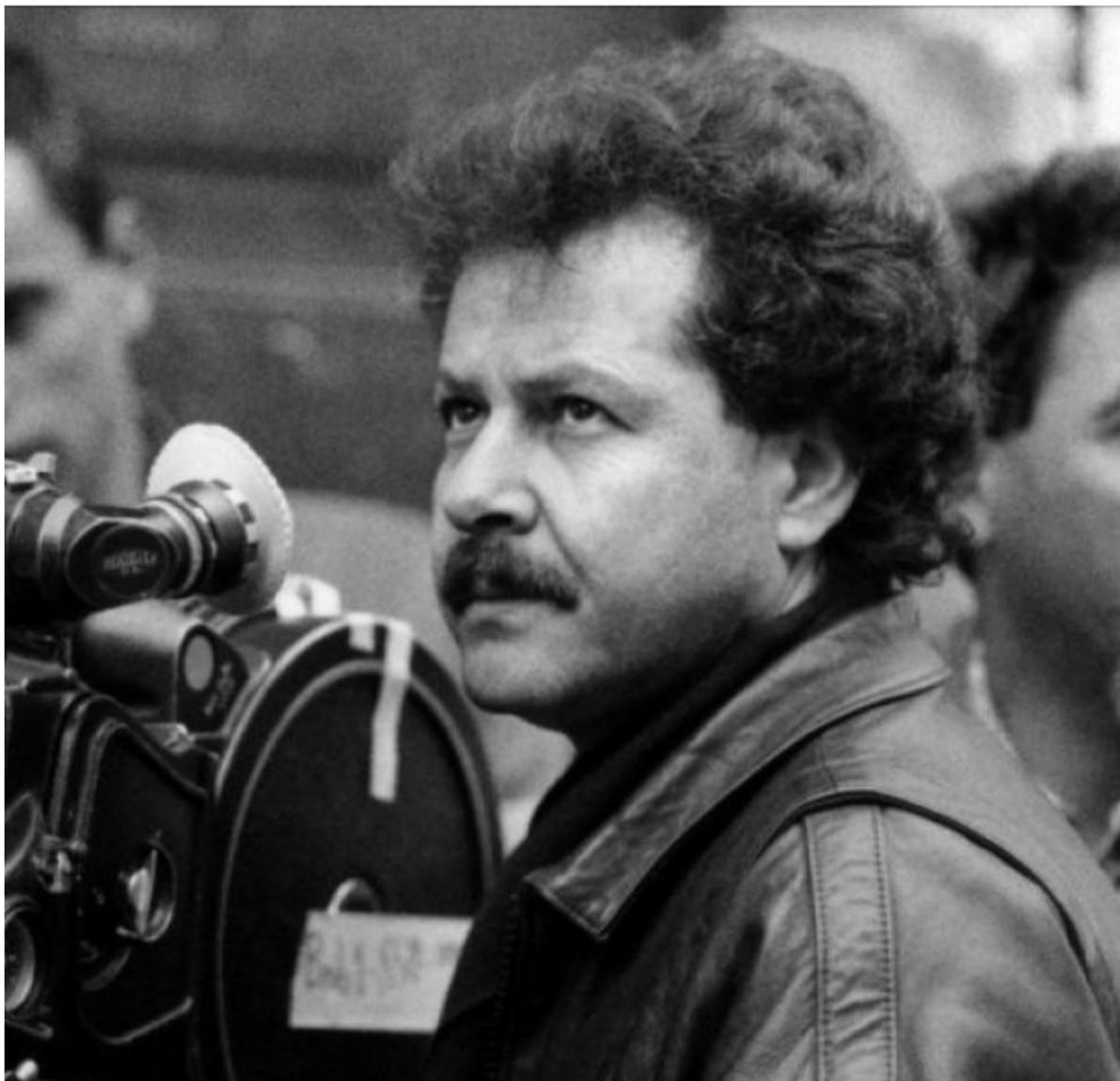
## Le passé se conjugue au présent

Cette année la réflexion porte sur **l'histoire et la complexité des identités à travers 40 films** (documentaires et fictions) pour la plupart inédits, en provenance d'une douzaine de pays arabes (Algérie, Arabie Saoudite, Egypte, Liban, Maroc, Palestine, Tunisie, Syrie, Soudan ...). Nombre de cinéastes témoignent de la **nécessité de restituer une mémoire collective** et se sont saisis des images d'archives – matériau par essence cinématographique – pour relater l'histoire de leur pays, ou des souvenirs qu'il en reste, dans de nouvelles formes cinématographiques.

À cet égard, le documentaire présenté en ouverture *Le Marin des Montagnes* de Karim Aïnouz est une parfaite illustration. Un récit intime et poétique du cinéaste – brésilien par sa mère et kabyle par son père – dans lequel il raconte son voyage en Algérie où il se rend pour la première fois. Comme une lettre posthume adressée à sa mère avec laquelle il projetait ce voyage. (Jeudi 24 mars à 20h au Mucem).

Suivront pendant 10 jours, une pléiade d'oeuvres singulières parmi lesquelles *Mapping Lessons* du cinéaste et artiste cairote Philip Rizk, un **montage d'archives sur le soulèvement de masse couvrant la commune de Paris** en 1871 jusqu'à des exemples plus récents d'auto-organisation en Syrie, ou encore *Avant le déclin du jour* de Ali Essafi qui explore **la mémoire des luttes au Maroc**. D'autres films, plus ancrés dans le présent, à l'instar de *40 ans et une nuit*, du saoudien Mohammed Alholayyil, **remettent en question l'ordre social ou revendiquent leur droit à la différence** comme *Miguel's War* de la libanaise Eliane Raheb. De quoi réjouir les cinéphiles et autres chercheurs de perles rares ...!

## Coup de chapeau à Merzak Allouache



Cette année, le festival **mettra à l'honneur le réalisateur algérien Merzak Allouache**. Révélé au Festival de Cannes en 1976 avec son premier long-métrage *Omar Gatlato*, ce précurseur de la jeune génération de cinéastes n'a eu de cesse depuis quarante ans de raconter la société algérienne avec un cinéma toujours très au fait de l'actualité et de ses concitoyens. La rétrospective qui lui est consacrée a été choisie par les cinéastes algériens Hassen Ferhani et Nabil Djedouani, des films qui **témoignent de l'engagement du réalisateur pour son pays et sa ville Alger**. *Bab-El-Oued City* (1995), *Normal !* (2011), *Madame Courage* (2015), et bien sûr *Omar Gatlato* (1976). Cerise sur le gâteau, le cinéaste sera présent dans le cadre d'une rencontre, animée par Hassen Ferhani et Nabil Djedouani (dimanche 3 avril à 15h à la Fabulterie)

## Nouveau : le cinéma de patrimoine du cinéma arabe

D'autres temps fort marqueront cette édition. Les projections-débats intitulées "Solidarité transnationale & Pionnières du documentaire" seront présentées dans la nouvelle section dédiée au cinéma de patrimoine. Ces films d'archives permettront la découverte de documentaires réalisés par une myriade de cinéastes engagés dans les luttes internationalistes jusqu'en 1980 et de requestionner leurs motivations. Que ce soit *Afrique 50* (1950) et *Algérie en flamme* (1958) de René Vautier, *La zerba ou le chant de l'oubli* de Assia Djébar, **présentés dans le cadre du 60e anniversaire de l'indépendance de l'Algérie**, ou *Palestines en flammes* (1978) de Monica Maurer, en lien avec la résistance des Palestiniens, ou encore des films dédiés aux pionnières du cinéma comme *Parce que les racines ne meurent pas* (1976) de Nabila Lotfy. Ces projections seront accompagnées de débats en présence de nombreux invités (au Polygone étoilé et au Vidéodrome 2). Un programme riche en découvertes qui témoigne de la créativité et de la vitalité des cinéastes venus de l'autre côté de la Méditerranée.

Lien utiles :

- > Pour plus de détails, le [programme](#)
- > Retrouvez tous nos [articles culturels](#) dans notre rubrique dédiée

En savoir plus : [Aflam](#) [cinéma](#) [La Fabulterie](#) [Marseille](#) [Merzak Allouache](#) [mucem](#)

**Adrienne Bagdadian**

JA 1211 GENÈVE 8  
 Prière de réexpédier sans  
 annoncer la nouvelle adresse

# LE COURRIER

L'ESSENTIEL, AUTREMENT.

WWW.LECOURRIER.CH

N°61 | 155<sup>e</sup> année | CHF 4.00

## VOTATION FRONTX

# La solidarité ré pond à l'appel



**3** Des activistes de différents pays répondent aux appels de détresse de migrant-es qui tentent de traverser la Méditerranée. Présentation avant le vote sur la participation suisse à Frontex, l'agence européenne des frontières.

### éditorial

CHRISTIANE  
 PASTEUR

## LA CRISE, QUELLE CRISE?

**5**

Y a-t-il eu une crise à Genève en 2021? La question se pose légitimement après la présentation des comptes du canton qui ont révélé une surprise de taille: 1,5 milliard de recettes fiscales supplémentaires par rapport à ce qui avait été prévu, et ce sur un budget de 9,5 milliards...

Cette situation prouve en premier lieu que les récentes réformes engagées – RFFA, subsides-maladie, CPEG – ont été amorties plus vite que prévu. Elle illustre ensuite ce que nous savions déjà: pendant la pandémie et la crise économique qui a suivi, certains secteurs, en particulier au bout du lac l'horlogerie – merci aux RHT financées par la Confédération –, la finance et le commerce international, ont fort bien tiré leur épingle du jeu. Certains ont gagné beaucoup d'argent. D'où des rentrées fiscales extraordinaires liées aux personnes morales et à l'immobilier.

Le pessimisme des prévisions de l'administration fiscale interroge également. A force d'être systématique, cela en devient suspect. Prévoir des recettes exagérément en deçà de la réalité pousse forcément à réduire les dépenses. A ce titre, rappelons que Genève se distingue des autres cantons suisses par son incapacité à voter un budget. Ainsi, en 2022, l'Etat vit au rythme des «douzièmes provisoires», soit un montant identique sur douze mois à celui de l'année précédente.

Or non seulement la crise n'est pas une chimère pour la majorité de la population, mais en plus elle n'est pas terminée. Les revenus de l'imposition des personnes physiques sont d'ailleurs moins importants qu'escompté. Avec le Covid-19, le service public a été mis sous tension comme jamais. L'année dernière, les postes demandés par le Conseil d'Etat pour assurer le maintien des prestations, proportionnellement aux besoins et à la croissance démographique, ont été refusés par la droite parlementaire, au nom de la doxa néolibérale et du frein au déficit. Un argument qui ne tient plus la route désormais. Sauf pour le PLR qui, à un an des élections, ose exiger une baisse linéaire de 5% de l'imposition des personnes physiques pour continuer à vider les caisses.

Quant à l'exécutif à majorité de gauche, il ne semble guère enclin à apprendre de ses erreurs. Tout au contraire, il agit le spectre de la guerre en Ukraine pour légitimer son extrême prudence à venir. Alors que les besoins sont immenses, tant pour décarboner notre société que pour répondre aux besoins élémentaires dans les hôpitaux, les écoles, l'aide à domicile ou l'office médico-pédagogique, pour ne citer que quelques exemples. Les futures votations sur deux initiatives fiscales de la gauche pourraient-elles changer la donne? |

## WEEK-END

- 11 SOLIDARITÉ** Trois ans après le mouvement HIRAK, la répression atteint des sommets en Algérie.
- 12 RELIGIONS** L'Eglise orthodoxe roumaine se trouve en première ligne dans l'accueil des réfugiés-es d'Ukraine.

## leMAG



## Mémoire du cinéma arabe

- 19 PATRIMOINE** A Marseille, le festival Aflam plaide pour la sauvegarde des archives audiovisuelles.
- 21 THÉÂTRE** L'auteur Jérôme Richer décortique les masculinités dominantes dans un podcast.
- 22 MUSIQUE** Au Cully Jazz, le Trio Chemirani frappe des cadences ancestrales, mystiques et poétiques.

### VAUD

Des organisations appellent à manifester samedi à Lausanne contre les violences policières

**4**

### GENÈVE

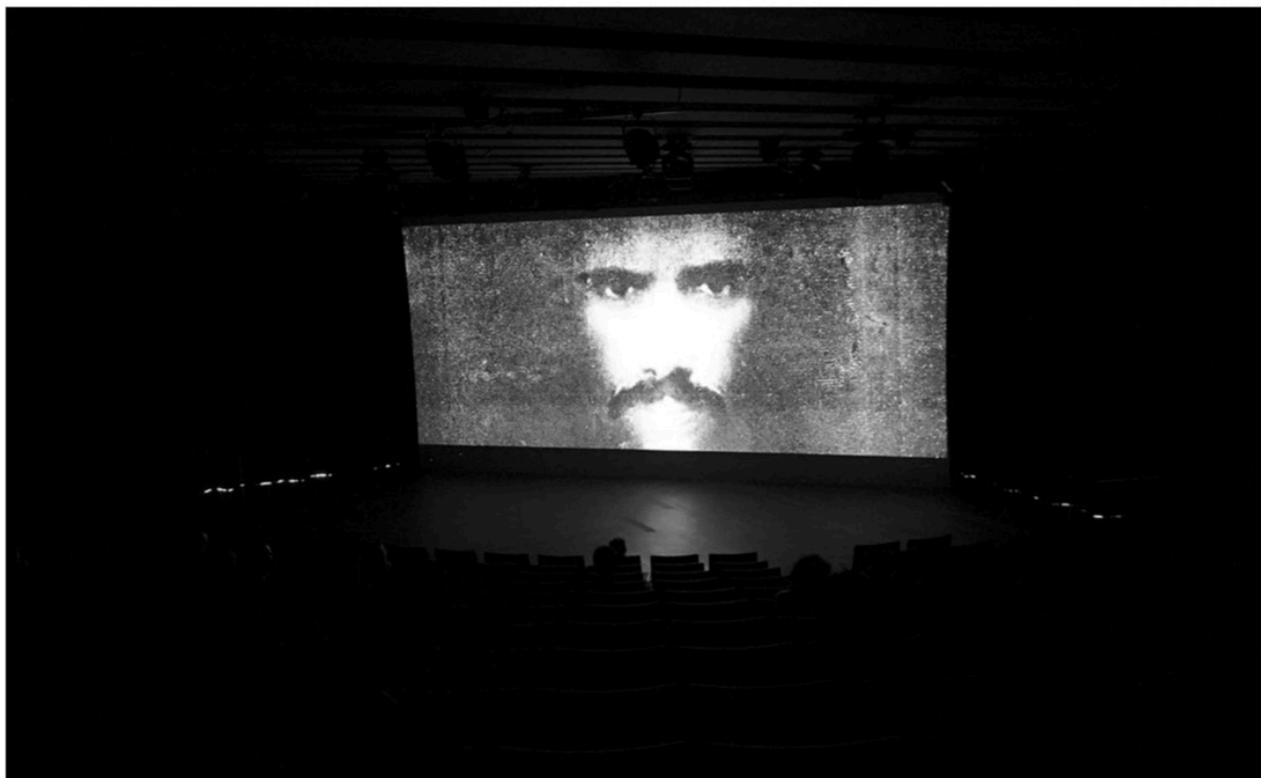
Une initiative est lancée pour élargir les droits politiques des personnes étrangères

**5**

PARTENARIAT

7 ET 8 AVRIL 2022 À 20 H À L'ALHAMBRA  
**LE CARNAVAL DES ANIMAUX**  
 HOMMAGE  
 À CAMILLE SAINT-SAËNS  
 AVEC LE GENEVA BRASS  
 ET VINCENT AUBERT  
**FANFARE DU LOUPOURCHESTRA**  
 RÉSERVATIONS: 079 244 48 58  
 OU WWW.FANFAREDULOUP-ORCHESTRA.CH  
 BILLETTERIE: SERVICE CULTUREL MIGROS GENÈVE  
 – RUE DU COMMERCE 9 – TÉL 058 568 29 00  
 ET STAND INFO BALEXERT  
 – WWW.MIGROSLABILLETTERIE.CH





Dans *Avant le déclin du jour*, projeté le 26 mars au festival Aflam à Marseille, le cinéaste marocain Ali Essafi revient sur la répression des années de plomb sous le règne du roi Hassan II. FESTIVAL AFLAM

A Marseille, le festival Aflam présente des films du monde arabe qui sauvent de la disparition des archives audiovisuelles essentielles, sources d'inspiration pour de nouveaux récits

## MÉMOIRE DU CINÉMA ARABE

EMMANUEL HADDAD

**Patrimoine** ▶ «Qui racontera les centaines d'histoires comme la mienne?», demande Kamel Matmati, victime de disparition forcée en 1991 sous le régime du dictateur tunisien déchu Zine el-Abidine Ben Ali, dans le documentaire animé *Angle mort* de Lofli Achour. La mort sous la torture de ce jeune militant islamiste n'a été reconnue qu'en 2016 par l'Instance vérité et dignité après la chute de Ben Ali, emporté par le Printemps arabe en 2011. Le court métrage sorti en 2021 exhume cet épisode aussi brutal que méconnu de l'histoire tunisienne en se basant sur les archives du verdict et du rapport d'autopsie. Puisque personne n'a raconté son histoire, c'est le fantôme de Matmati qui nous la livre dans ce témoignage glaçant.

Alors qui pour narrer les existences disparues dans les interstices de l'histoire officielle, les oubliés du grand récit national tunisien, marocain, syrien ou encore libanais? La question posée par le fantôme de Matmati est au cœur de la 9<sup>e</sup> édition du festival Aflam (films en

arabe), qui montre ces jours à Marseille une quarantaine de films en présence de leurs réalisateurs et réalisatrices, et s'achèvera le 3 avril.

### Fantômes électriques

«En chinois, on traduit archives par 'fantômes électriques'. Cela rappelle à quel point les archives sont vivantes, comme les fantômes, et à quel point on en a besoin comme l'eau et le pain pour vivre», philosophe Ali Essafi, cinéaste marocain venu présenter *Avant le déclin du jour*, un film nourri aux archives sur les années de plomb au Maroc – trois décennies du règne de Hassan II (1970-1999) durant lesquelles la répression a fait 1018 morts, selon l'Instance équité et réconciliation de 2004, et plus de 3000 selon l'association marocaine des droits humains.

«Celui qui a le contrôle du passé a le contrôle du futur. Celui qui a le contrôle du présent a le contrôle du passé.» La citation de George Orwell en incipit annonce la couleur du documentaire. Ali Essafi revient sur la traque vécue par un ancien militant marxiste, Aziz, et la censure subie par un cinéaste avant-gardiste, Mostafa Derkaoui, dans les

années 1970. Leurs témoignages sont notamment articulés avec des scènes du film *De quelques événements sans signification*, réalisé en 1974 par Derkaoui, dont une copie a été miraculeusement retrouvée à la Cinémathèque de Catalogne plusieurs décennies après, sauvant de l'oubli un chef-d'œuvre du nouveau cinéma marocain.

Ce film, projeté à la Berlinale en 2019, est en effet le témoin d'une époque aussi fulgurante que fugace du Maroc postcolonial où les idées tiers-mondistes et marxistes se mêlent à celles du mouvement Black Power, où un groupe de cinéastes mène une réflexion cinématographique radicale sur fond de free jazz. Ali Essafi mêle ces images oubliées à celles des rares photos et témoignages visuels qu'il a pu récupérer sur l'effervescence culturelle et politique de l'époque, mais aussi sur sa répression brutale. Après la projection de ce film aux allures de collage, il en explique la raison: «J'ai dû faire feu de tous documents pour illustrer *Avant le déclin du jour*. Tout ça est une bouillabaisse d'archives publiques et privées», dit-il en clin d'œil au plat marseillais. Puis, redevenant sérieux,

il assène: «Au Maroc, il y a des archives nationales, mais nous n'y avons pas accès. Ce film est le résultat de dix années de recherche, et il y a encore beaucoup de choses auxquelles je n'ai pas eu accès. Or, poursuit-il, les archives, la mémoire, comme le bonheur, n'ont de valeur que partagées.»

### «Sans mémoire, on est fragile»

Pour partager ce pan de la mémoire collective marocaine, le réalisateur doit en effet composer avec la position pour le moins équivoque des autorités face aux archives d'un passé qui ne semble pas encore passer. L'artiste, devenu archiviste malgré lui, révèle les nombreux paradoxes compliquant sa tâche: la Constitution marocaine a entériné le droit à l'accès aux archives, mais la Cinémathèque du Maroc demeure une coquille vide inaccessible. L'Instance équité et réconciliation a pris des clichés des lieux de détention clandestins des années de plomb, mais ne les rend pas publics. «J'ai dû les pirater», avoue Ali Essafi, dont le film exhume des images volées de ces lieux macabres, parmi d'autres documents piratés faute d'accès.

Pire, au Maroc, ce film coproduit par la télévision nationale attend depuis deux ans et demi d'être diffusé sur le petit écran avant de pouvoir passer sur le grand. Le cinéaste a néanmoins pu le montrer sur place à l'occasion de deux festivals. «J'ai vu des jeunes pleurer d'émotion. Ça leur a fait le même effet qu'à moi quand j'ai découvert la créativité de ces cinéastes pionniers. Ça donne une fierté, un sentiment de légitimité d'exister. C'est dur de comprendre cela, le fait que quand on n'a pas de mémoire, on est très fragile.»

L'envie de revisiter et de partager le patrimoine audiovisuel est un trait commun entre les cinéastes invités par Aflam. Directrice artistique du festival, Mathilde Rouxel le rappelle lors du café-ciné «Réactualiser les archives pour une histoire du présent», réunissant plusieurs d'entre eux: «L'archive est un matériau de création et nous voulons interroger la capacité des cinéastes à utiliser ces images pour créer de nouveaux récits et de nouveaux imaginaires», dit-elle, précisant que «cette archive crée un fossé entre le moment où elle a été tournée et celui où elle est devenue archive. ■■■

\*\*\* C'est ce qui lui donne toute sa force politique. On aimerait comprendre la nécessité de plus en plus urgente de la travailler, car elle touche beaucoup la nouvelle génération des cinéastes.

Assise au côté d'Ali Essafi, la réalisatrice libanaise d'origine arménienne Chantal Partamian avoue qu'elle est autant intéressée par les archives que par leur absence. «En partant à la recherche d'images sur le Liban, j'ai retrouvé un récit uniformisé, un mythe fondateur du Liban néolibéral des années 1960, qui ne concernait qu'une minorité de Beyrouthins-es. Ce qui m'intéresse, c'est ce qui est omis : qu'est-ce qui n'est pas filmé et pourquoi ? Que dit ce silence et cette marginalisation ?» Dans le court métrage *Sandjak*, elle enregistre les derniers instants d'un camp de réfugiés arméniens situé depuis six décennies en plein cœur de la capitale libanaise, avant sa destruction en 2016. Confronté à des archives de ce lieu insalubre jadis habité et au témoignage de sa grand-mère arménienne, l'endroit apparaît d'autant plus fantomatique et abandonné.

C'est dans cet espace labyrinthique, dont l'image n'a pas été jugée suffisamment légitime pour être conservée, que Chantal Partamian cherche des réponses sur ses origines : «Durant le confinement, j'ai ressenti le besoin de retrouver mon histoire arménienne, qui est perdue à cause du silence des premières générations ayant survécu au génocide. Ce sont les troisièmes et quatrième générations qui essaient de retrouver ce lien.»

#### Trop d'images en Syrie

Au Maroc, les bobines existent, mais elles sont perdues ou inaccessibles. Au Liban, des communautés et des territoires entiers se retrouvent orphelins d'images, poussant les jeunes cinéastes à se faire détectives ou pirates pour les exhumer. En Syrie, «c'est à l'inverse en raison d'un trop-plein d'images que la mémoire de la révolution est menacée de disparition», précise Cécile Boëx, maîtresse de conférences à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), venue présenter *Notre mémoire nous appartient* de Rami Farah et Signe Byrge Sørensen.



Notre mémoire nous appartient de Rami Farah et Signe Byrge Sørensen.  
FINAL CUT FOR REAL



Sandjak de Chantal Partamian.  
CHANTAL PARTAMIAN

Un jour de la fin de l'année 2012, un habitant de Deraa, au sud de la Syrie, a traversé la frontière avec la Jordanie avec pour seul bagage un disque dur contenant 12 756 vidéos. Cet homme, c'est le militant des droits humains Yadan Drayj, et ces images, il les a tournées pendant les premiers mois de la révolution syrienne dont Deraa a été le berceau, avec notamment ses amis Odaï al-Talab, Rani al-Masalma et Mohammad Hourani, alias Abou Nimer. «Tiens,

notre mort, nous n'avons pu filmer que notre mort, peut-tu nous aider à diffuser notre témoignage?», a demandé Yadan à Rami Farah, qui le soutenait depuis Damas et s'était alors exilé en France.

Libérées de leur boîte de Pandore, ces images exposent à l'écran et ébranlent le public. On y voit, mi-mars 2011, des dizaines de milliers d'habitants de Deraa danser la *dabke* (danse traditionnelle) sur les places publiques en chantant des slogans exigeant la chute

du régime de Bachar el-Assad après le meurtre de manifestant-es par l'armée syrienne. Puis, quelques jours plus tard, la foule s'en prend au portrait du dictateur et fait tomber la statue de son père, Hafez el-Assad, qui a fait régner la terreur avant lui durant trois décennies. Deraa vient de provoquer l'étincelle émancipatrice qui va embraser tout le pays. La répression sera féroce, insoutenable. Or depuis, l'implication des puissances étrangères dans ce qui est

devenu un conflit armé sanginaire et l'arrivée de groupes islamistes radicaux tels que l'organisation État islamique ont évacué de l'imaginaire occidental ces images originelles de femmes et d'hommes réclamant liberté et dignité. Elles rappellent aujourd'hui cet élan démocratique et sa répression brutale, mais comment les montrer et leur redonner leur puissance originelle?

#### «J'ai choisi de ne pas oublier»

«En 2019, le régime de Bachar a fait réinstaller la statue de Hafez el-Assad à Deraa, comme si rien ne s'était passé durant toutes ces années. C'est là que j'ai décidé de replonger dans ces archives et de faire le film», explique le cinéaste syrien. Si les archives sont vivantes pour Ali Essafi, dans *Notre mémoire nous appartient*, Rami Farah invite Yadan, Odaï et Rani à revoir les images qu'ils ont filmées dans une salle de théâtre en Europe, où ils sont aujourd'hui exilés. Sur scène, avec leurs corps, ils redonnent toute leur incarnation à ces archives, qui sont désormais à la fois des documents historiques et des souvenirs dont certains les accompagnent encore dans leurs cauchemars.

«La mémoire des opprimés ne s'efface jamais, et le souvenir des événements qui la composent ne cesse de nourrir la révolte.» Cette fois, c'est une citation de Howard Zinn en incipit qui donne le la. «L'importance du film repose aussi sur la présence des témoins pour confirmer la véracité de leurs images, car il y a aujourd'hui une bataille mémorielle en cours sur la Syrie», précise Cécile Boëx. Avec ce film, Rami Farah veut créer une communauté mémorielle la plus étendue possible : «Vous êtes désormais tous des acteurs de cette mémoire collective», dit-il au public après la projection, avant d'inviter quiconque souhaite étudier ces archives à se rendre à l'université de Birmingham où elles sont conservées. Parmi ces vidéos, certaines images sont si douloureuses que les trois militants refusent de les revoir. Malgré tout, Rami Farah les montre, tout en interrogeant : «Doit-on oublier ou se souvenir pour survivre? Moi j'ai choisi de ne pas oublier.»

www.aftam.fr

## Le cercle des archivistes altruistes

**Sauvegarde** ► Le patrimoine du cinéma arabe a été détruit, confisqué ou négligé pendant plusieurs décennies. Une nouvelle génération de cinéastes tente de lui donner une nouvelle vie, par tous les moyens.

Jeune étudiant en cinéma de parents algériens, Nabil Djedouani s'intéresse au cinéma algérien et, très vite, se retrouve

confronté à un vide abyssal. Dans sa fac à Lyon, hormis deux livres remontant à l'âge d'or des années 1970, il n'a rien à se mettre sous la dent. «Alors j'ai créé en 2012 une chaîne Youtube et une page Facebook sur lesquelles j'ai commencé à diffuser des films sur le cinéma algérien, pour les rendre accessibles à tout le monde.» Comment? «J'essaie de trouver

des VHS que je numérise et partage, ou j'enregistre la télévision algérienne. Oui, c'est du piratage. Aujourd'hui, la pratique est davantage tolérée par les cinéastes qui comprennent que ce n'est pas une démarche mercantile, mais une façon de faire redécouvrir ce cinéma», explique-t-il au cours de la table ronde «Restauration, faire circuler, discuter : poursuivre la solidarité transnationale par le film», organisée au Polygone étoilé à Marseille par le festival Aftam.

**A ses côtés**, Ali Essafi a lui aussi été confronté au manque de ressources pour assouvir sa soif de cinéma marocain. Par chance, lors d'un festival à Tanger en 2007, il rencontre Ahmed Bouanani, un cinéaste aussi prolifique que méconnu qui a aussi passé sa vie à mener des recherches sur l'histoire du septième art. «Puis un institut français m'a demandé de programmer des films marocains. J'ai ainsi pu obtenir des copies des films de Bouanani en Beta-cam et je me suis mis à les numériser et à les faire circuler, y compris à Bouanani lui-même, qui ne les avait jamais vus!»

Entre le piratage et le néant, Ali a choisi : «Montrer ces films, même avec des copies de mauvaise qualité, a fait boule de neige et a attiré l'attention. Des

chercheurs ont commencé à s'intéresser à Bouanani et à d'autres auteurs oubliés. Peu à peu, je suis passé du statut de Don Quichotte à celui de membre du cercle des 'Bouananiens.'» Ahmed Bouanani est mort en 2011 sans avoir pu voir le résultat de ce travail. Son livre sur l'histoire du cinéma marocain sera publié après sa mort. Aujourd'hui, avec sa fille Touda Bouanani, Ali Essafi gère l'association des archives de Bouanani. «J'essaie d'organiser des ateliers de restauration en repérant des personnes qui ont des archives, des cinéastes ou des descendants d'artistes visuels. On accueille

des Marocains, mais aussi des gens d'Afrique de l'Ouest, en essayant de sauver des archives privées qui risquent, sinon, de disparaître.»

**Au-dessus de la salle** de projection du Polygone étoilé, des bobines de pellicule attestent de l'autre fonction des lieux : la restauration. Le cinéma, situé dans le quartier populaire des Joliettes, fait partie d'un réseau méditerranéen créé pour restaurer des films du monde arabe menacés de disparition, explique Mathilde Rouxel : «Je fais partie de l'association des Amis de Jocelyne Saab, fondée au moment

du décès de la cinéaste libanaise pour préserver ses archives. Pour cela, nous avons dû développer des moyens alternatifs face à l'attitude des institutions. C'est là que le réseau est né avec le Polygone étoilé à Marseille et, au Liban, l'ONG Nadi Leko Nas. La boîte de postproduction The Post Office et le projet Cinéma-thèque Beyrouth. Les Amis de Jocelyne Saab ont acheté une licence de restauration et nous mettons en œuvre des ateliers de formation afin de mutualiser nos outils et notre savoir-faire.» Le but : sauvegarder les traces du cinéma indépendant arabe et le faire revivre. **EHD**

PARTENARIAT

cinedoc.ch

THE REASON I JUMP

CINÉDOC

21  
22

Du 5 au 10 avril

En présence d'intervenants et familles concernées par l'autisme

VALLÉE DE JOUX • ORBE • PAYERNE • CHEXBRES  
MONTHEY • MARTIGNY • BULLE • MORAT  
DELEMONT • TAVANNES

#### IMAGES DE LA RÉSISTANCE PALESTINIENNE

Monica Maurer a filmé pour le compte de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) quelques-uns des épisodes les plus douloureux de l'histoire de la lutte du peuple palestinien, entre autres au Liban qui accueille les réfugiés-chassés de leur territoire par l'État hébreu en 1948. Why? revient par exemple sur le siège de Beyrouth-Ouest par Israël en 1982 et *Palestine en flammes* sur les origines de la première Intifada.

Les films tournés par cette cinéaste militante allemande sont aujourd'hui des documents uniques. Pourquoi? A la fin du siège de Beyrouth en 1982, l'OLP doit fuir en Tunisie en laissant derrière elle ses archives, dont celles de l'Institut du cinéma palestinien. Tous les films palestiniens et les

images tournées au sein des camps disparaissent, ainsi que les films reçus des nombreux cinéastes étrangers solidaires de la cause. Depuis, certains documents ont été retrouvés dans les archives de l'armée israélienne, mais demeurent à ce jour classifiés et donc inaccessibles. Développés en Italie, les films de Monica Maurer ont été sauvés et diffusés au festival Aftam, lors d'une séance sur les œuvres du patrimoine montrant aussi *Algérie en flammes* de René Vautier. Ces images, crues, violentes mais nécessaires, ainsi que de nombreuses photographies de la cinéaste, sont en train d'être numérisées et rassemblées sur une plateforme dédiée à la mémoire visuelle palestinienne qui sera accessible à tous et toutes. **EHD**

# ARAB NEWS

*En Français*

## L'héritage, notamment algérien, fil rouge du festival de cinéma Aflam à Marseille



Parmi les autres fils rouges de l'événement sera inauguré un nouveau cycle autour du cinéma de patrimoine. (AFP)

Short Url

<https://arab.news/595zm>

AFP

Publié le 23 mars 2022

- L'idée de ce festival non compétitif, qui se tient jusqu'au 3 avril, est de «prioriser tous les films qui nous viennent des pays arabes», courts comme long métrages, anciens ou plus récents

- L'hommage en cinq films rendu au cinéaste algérien Merzak Allouache, une référence pour toute une génération de jeunes réalisateurs du pays, constituera l'un des autres temps forts du festival

MARSEILLE: Les Rencontres internationales de cinéma Aflam proposent à partir de jeudi à Marseille, dans le sud de la France, une quarantaine de films venus des pays arabes, avec un focus particulier sur l'Algérie au travers notamment d'images d'archives et d'un hommage au réalisateur Merzak Allouache.

Après deux années contrariées en raison de la pandémie de Covid, la neuvième édition "est plus ancrée dans le passé, l'héritage, le patrimoine du cinéma", explique Charlotte Deweerdt, membre de la direction artistique du festival que l'association Aflam ("films" en arabe) organise depuis 2013 dans la deuxième ville de France.

L'idée de ce festival non compétitif, qui se tient jusqu'au 3 avril, est de "prioriser tous les films qui nous viennent des pays arabes", courts comme long métrages, anciens ou plus récents mais "on essaye aussi d'avoir une belle présence de films documentaires, car c'est toujours un espace où les inventions de formes sont plus à l'oeuvre", détaille-t-elle.

"Nous souhaitons aussi soutenir des premiers films qu'on pense importants comme celui d'Omar Belkacemi, +Rêve+, qui est un des rares premiers films en langue amazighe" (une langue berbère, NDLR), poursuit-elle.

L'hommage en cinq films rendu au cinéaste algérien Merzak Allouache, une référence pour toute une génération de jeunes réalisateurs du pays, constituera l'un des autres temps forts du festival, avec une master class organisée en sa présence dans le centre de Marseille.

Dans la ville, port d'accueil méditerranéen, le public pourra, lors des débats, "poser sa question dans la langue qui est la sienne", insiste Mme Deweerdt : "une invitation à ce que les publics marseillais puissent aussi redécouvrir une partie de leurs origines qui peuvent être de la rive sud de la Méditerranée".

Parmi les autres fils rouges de l'événement sera inauguré un nouveau cycle autour du cinéma de patrimoine. Il mettra à l'honneur le combat des Algériens à l'occasion des 60 ans de l'indépendance du pays, ainsi que la résistance des Palestiniens, et présentera enfin le travail des premières femmes documentaristes de la région.

L'Arabie saoudite et la Syrie tiendront aussi une place de choix: "en Arabie saoudite, une production de fictions démarre depuis quelques années de façon assez remarquable" tandis que la création syrienne "mobilise désormais dans la narration davantage la théâtralité, alors qu'avant c'était des films sur la guerre ou des films de témoignages", note-t-elle.

## CULTURE

# Au cinéma de la prison des Baumettes, on se projette dans le monde d'après

30 MAR 2022 Mise à jour 30.03.2022 à 13:00 Par Juliette RABAT [AFP](#) © 2022 AFP



Ils sont derrière les murs mais devant la caméra: à la prison des Baumettes, à Marseille, un atelier organisé dans le cadre du festival de cinéma arabe Aflam propose à des détenus de s'évader, par le cinéma, comme une invitation à préparer l'après.

"J'aimerais aller dans une île paradisiaque, où il y a une plage, des tropiques": survêtement rouge et grand sourire aux lèvres, le candide Walid doit convaincre un inflexible passeur, joué par Mohammed, de le laisser accéder à un autre monde convoité.

"Tu veux aller aux tropiques, t'es même pas allé au Prado", un célèbre boulevard de Marseille, réplique ce dernier à son comparse aux rêves d'évasion.

La scène se déroule devant l'écran de la salle de cinéma installée dans une unité de la prison des Baumettes où sont incarcérés environ 80 détenus purgeant des peines de moins de deux ans et qui préparent leur sortie.

L'atelier, qui réunit détenus et intervenants extérieurs comme l'artiste égyptien Salam Yousry, chargé de l'animer, vise à créer une véritable dynamique de groupe. Il devrait déboucher sur la création d'un petit film puisque les exercices sont pour la plupart filmés.

"Mélanger dans cette salle des gens de l'extérieur, cela permet aussi aux personnes incarcérées de sortir de cette position de groupe de détenus", souligne Pierre Poncelet, membre de l'association Lieux fictifs qui gère le studio et y dispense des formations à l'audiovisuel.

Salam Yousry doit parfois faire preuve de conviction et recadrer les participants, comme Mohammed, qui se dispersent: "Toi, tu dis tu passes ou tu ne passes pas, c'est tout", intime-t-il au jeune homme, qui expérimente son nouveau rôle.

- "Réinsertion très complexe" -

Dans un univers où les émotions sont mises de côté, le formateur doit aussi parfois lutter pour que les détenus fassent fonctionner leur imagination, d'où le recours à des exercices pratiques: jouer des dialogues, des chorégraphies voire chanter rendent plus palpables certaines étapes abstraites du processus créatif, comme celle du "storyboard".

"Il ne faut pas penser au public, il ne faut pas penser au sens", martèle l'artiste, incitant le groupe à s'amuser avant tout. "Ce n'est pas le film qui compte, c'est le processus qu'on fait ensemble".

"Pour moi, ce qui est primordial, c'est la façon dont les détenus vont se réapproprier les choses, transformant la proposition initiale", estime Pierre Poncelet.

Un exercice relevé haut la main par Fatah qui a remplacé Mohammed dans le rôle du passeur, muni d'une épée et d'un bouclier de fortune - un balai et un couvercle de poubelle.

"Ce n'est pas possible", assène le jeune homme à la silhouette longiligne et aux lunettes d'instituteur.

"J'ai fait passer George Clooney et Brad Pitt il y a deux minutes", dit-il en barrant le passage,

"Moi, si personne passe, ça m'arrange, comme M. Zemmour. Immigration zéro", lance-t-il, suscitant une nouvelle salve de rires.

Regard azur et cheveux grisonnants, Sébastien ne manque pas une miette de l'atelier, même s'il intervient peu. "Pour l'instant, je suis dans la retenue", concède celui qui se voit davantage derrière que devant la caméra. "J'aimerais apprendre à manier la caméra pour aller filmer les gens en difficulté, montrer leur quotidien et voir si on peut les aider".

Avec ces formations, "il y a quelque chose qui est initié mais après, ce qui se passe à l'extérieur dépend de tellement d'autres choses aussi", relève Pierre Poncelet. "La réinsertion, c'est très complexe, cela peut dépendre d'une formation professionnelle mais pas que".

## Festival Aflam : le cinéma arabe d'hier et d'aujourd'hui à l'honneur à Marseille

À Marseille, le festival Aflam ouvre une fenêtre sur le monde arabe à travers une quarantaine de films en provenance de douze pays. Syrie, Arabie saoudite, Algérie, Liban... Une clé pour mieux comprendre le monde qui nous entoure et ses enjeux.

 Sophie Granel  
France Télévisions · Rédaction Culture

Publié le 26/03/2022 18:08

 Temps de lecture : 1 min.

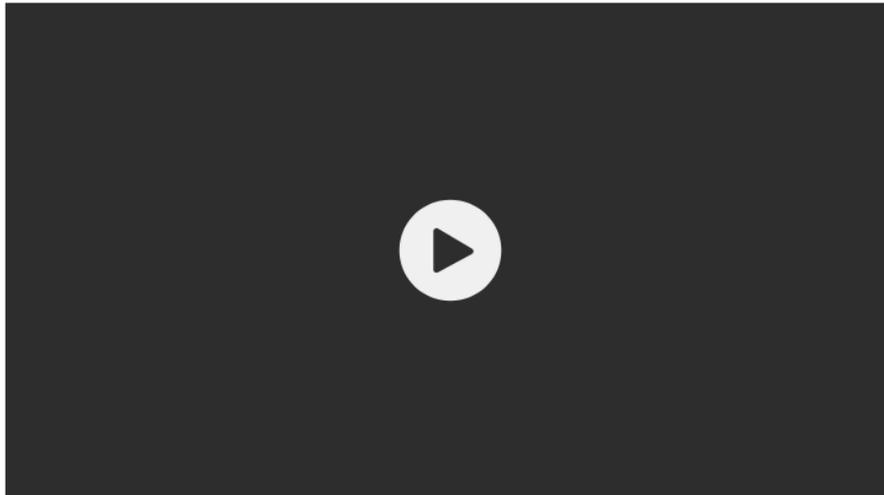


"Les filles qui ont brûlé la nuit" de Sarah Mesfer, l'un des films présentés lors de la 9e édition du festival Aflam. (Aflam 2022)

Après deux années d'éloignement forcé en raison de la [crise sanitaire](#) (annulation en 2020 et édition en ligne en 2021), le festival Aflam renoue avec son public.

Pour sa 9e édition, cet événement, devenu majeur sur la scène culturelle méditerranéenne, propose 40 films dans quatre lieux de la cité phocéenne dont le Mucem. Fictions, documentaires, longs et courts-métrages, des œuvres de

cinéastes qui abordent avec sensibilité et conviction les enjeux sociétaux du monde arabe.



FTR

"C'est un film qui n'a pas été écrit ou pensé. C'est un film qui a été vécu." En quelques mots, Nicolas Khoury donne le ton de cette 9e édition du festival Aflam. Dans son film *Fiasco*, le jeune réalisateur libanais aborde avec humour et tendresse les doutes et les questionnements d'une jeunesse en quête de repères. Des questions universelles qui rapprochent les peuples. Et c'est sans doute là la force d'Aflam : montrer qu'à l'autre bout du monde, malgré les différences et les difficultés économiques, politiques ou sociétales, "l'autre" nous ressemble.



L'homosexualité, la difficulté de grandir dans un monde de tradition mais aussi les nouveaux enjeux géopolitiques, autant de thèmes abordés par la quarantaine de films présentés cette année. Des films qui, chacun à sa façon, participent au projet collectif, à savoir changer notre regard sur le monde. Et pour comprendre le monde, encore faut-il connaître son histoire, ses blessures. Du combat des Palestiniens à l'exil des Syriens, Aflam rend hommage cette année aux luttes pour

le monde, encore faut-il connaître son histoire, ses blessures. Du combat des Palestiniens à l'exil des Syriens, Aflam rend hommage cette année aux luttes pour la liberté avec un focus particulier sur l'Algérie qui célèbre cette année le 60e anniversaire de son indépendance.

**9e édition du festival Aflam à Marseille jusqu'au 3 avril 2022.**

 Voir les commentaires

Partager :



CINÉMATHÈQUE DE BÉJAÏA

# Les cinq correspondances Béjaïa-Marseille

Ces films ont été réalisés dans le cadre de l'atelier : «*Images de jeunes : correspondance Béjaïa-Marseille*», en partenariat avec les rencontres internationales «*Aflam de Marseille*» qu'ont animés Hakim Abdelfettah et le réalisateur Mohamed Yargui.



Les débats se sont prolongés jusqu'à minuit passé

Cinq films, court-métrage, sous forme de lettres de correspondance, ont été projetés dans la soirée du mercredi de la semaine dernière à la cinémathèque de Béjaïa. Il s'agit des cinq lettres : *Peut-être un jour* de Ouarda Kedadouche, *Et pourtant* de Mohamed Azeri, *Rêve en carton* de Mohand Arezki Benchikh, *Mère patrie* de Camella Nana et enfin *Une simple vérité* de Abderraouf Belabas. Ces films ont été réalisés dans des ateliers, «*Images de jeunes : correspondance Béjaïa-Marseille*», en partenariat avec les rencontres internationales «*Aflam de Marseille*» qu'ont animés Hakim Abdelfettah et le réalisateur Mohamed Yargui. Même si le thème principal

se focalise sur le phénomène de «*haraga*», chaque production l'aborde d'un angle différent pour en expliquer les causes.

En effet, l'apparition du phénomène de «*haraga*» à partir de la ville ou de la région de Béjaïa est toute récente. C'est pour cela que les animateurs de ces ateliers ont proposé ce thème en laissant soin à leurs stagiaires de l'aborder librement comme ils le voient ou qu'il le ressentent. Ces réalisations ressemblent d'ailleurs plus à des documentaires autobiographiques dont les scénarios sont des lectures de lettres adressées à des proches vivant dans l'outre-mer, illustrées par des images relatant la vie de leurs auteurs ou celles

de leurs proches qu'à des films de fiction. Première projection, *Peut-être un jour*, de Ouarda Kedadouche, montre une adolescente trébuchant avec elle sa guitare où elle va dans la ville. Son plaisir consiste à jouer des petits morceaux de musique à ses amis. Mais quand elle traverse les rues, on la harcèle. Dans son œuvre, elle dévoile cette asphyxie dans la société.

Quatrième projection, *Rêve en carton*, de Mohand Arezki Benchikh qui rapporte la vie d'un harrag en Espagne. Sans papiers, il se retrouve dans une geôle pour le seul fait d'avoir cherché des chaussures dans les poubelles. En fait, on fuit un drame, une injustice pour en retrouver d'autres.

Dernière projection, *Mère patrie* de Camella Nana, une œuvre bien remplie de patriotisme profond que tous les ciné-spectateurs ont ressentie. Mais elle n'a pas lésiné pour faire sortir toute son artillerie lourde et faire descendre en cascades tous ces châteaux construits de dogmes et de tabous qui écrasent la jeunesse et surtout la femme. Son auteur a bien su mettre le doigt sur la plaie.

Enfin, les débats se sont prolongés tard dans la nuit jusqu'à minuit passée où la plupart des intervenants ont insisté sur l'impératif de l'éducation et l'importance de faire changer les choses où c'est possible.

Nasser A.

 France  
Maghreb2

INFORMER DEBATTRE DIVERTIR  
[www.francemaghreb2.fr](http://www.francemaghreb2.fr)



**NOSTALGIE**  
LES PLUS GRANDES CHANSONS

**GRENOUILLE**  
**88.8** MARSEILLE fm

*Chérie*  
FM

**MCD**  
مونت كارلو  
الدولية

# FESTIVAL AFLAM 2022 : RENCONTRES INTERNATIONALES DE CINEMA

Mardi 15 Mars 2022 | Lu 237 fois



Charlotte Deweerdt, à la direction artistique d'Aflam

🔊 Interview Aflam Charlot Deweerdt.mp3 (95.34 Mo)



Aflam est une association qui, depuis 2000 à Marseille, oeuvre à la diffusion et la promotion des cinémas arabes, et plus largement des cinémas internationaux auprès de différents publics,

Pour cela, la 9ème édition des rencontres internationales de cinéma aura lieu entre le 24 mars et le 3 avril 2022. Pendant une semaine et demie, dans plusieurs cinémas, vous pourrez voir une sélection de films récents, fictions et documentaires aux écritures affirmées, un hommage au cinéaste Merzak Allouache, en sa présence, un cycle de films du patrimoine qui invite à questionner l'histoire et le cinéma.

Les membres d'Aflam ont à coeur de mettre en place des actions de médiation et pendant leur évènement ont mis en place "à la recherche de l'atelier du futur" afin de penser avec plusieurs pays aux pratiques de médiation culturelle.

Charlotte Deweerdt, à la direction artistique du festival, vient nous éclairer sur la programmation, les actions internationales et culturelles organisées par l'association Aflam.

RADIO GALÈRE



ACTUALITÉS

G.A.L.E.R.E

PROGRAMMATION

LES ÉMISSIONS

L

# 1 Heure en Palestine

## 2022-03-30-1Heure En Palestine

Télécharger le podcast

▶ 00:00



01:00:19



[Tous les podcasts](#)

# FRANCE 3 - REPORTAGE ET INTERVIEW

## le 25/03/22

<https://france3-regions.francetvinfo.fr/provence-alpes-cote-d-azur/emissions/jt-1920-provence-alpes>

